MANUEL D'ÉCONOMIE POLITIQUE

(RESUMES)

LES MODES DE PRODUCTION PRÉCAPITALISTES

LE MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE

INTRODUCTION

L'Economie politique fait partie des sciences sociales des sciences, elle étudie les lois de la production sociale et la répartition des biens matériels aux différents stades du développement social de l'humanité.

L'Economie Politique étudie les rapports de production dans leurs interactions avec des forces productives.

Les forces productives et les rapports de production forment
un ensemble qui est le mode de production.

C'est pourquoi les anciens rapports de production sont tôt ou tard remplacés par de nouveaux rapports qui correspondent au niveau de développement et au caractère des forces productives de la société.

Un changement de la base économique de la société entraîne un changement de la superstructure.

Les conditions matérielles du passage des anciens rapports de production à des rapports nouveaux apparaissent et se développent au sein même de la vieille formation.

Les nouveaux rapports de production donnent libre cours au développement des forces productives.

L'économie politique étudie l'évolution de la production sociale des formes inférieures aux formes supérieures; l'apparition, le développement et la disparition des régimes sociaux fondés sur l'exploitation de l'homme par l'homme.

Elle montre comment toute la marche de l'histoire prépare la victoire du mode de production socialiste.

Elle étudie ensuite les lois économiques du socialisme, les lois de la naissance de la société socialiste et son développement vers la forme supérieure du communisme.

L'économie politique marxiste-léniniste est une arme idéologique puissante entre les mains de la classe ouvrière et de toutes l'humanité laborieuse qui lutte pour s'affranchir de l'oppression capitaliste.

Ce qui fait la force et la vitalité de la théorie économique marxiste-léniniste, c'est qu'elle arme la classe ouvrière et les masses laborieuses de la connaissance des lois du développement économique de la société, qu'elle leur donne de claires perspectives et de la certitude de la victoire définitive du communisme.

PREMIÈRE PARTIE

LES MODES DE PRODUCTION PRÉCAPITALISTES

1. C'est grâce au travail que les hommes se sont dégagés du règne animal et que la société humaine a pu se constituer. Le travail humain est avant tout caractérisé par la confection d'instruments de production.

2. Les forces productives de la société primitive se trouvaient à un niveau extrêmement bas, les instruments de production étaient extrêmement primitifs. D'où la nécessité du travail collectif, de la propriété sociale des moyens de production et de la répartition égalitaire. Sous le régime de la communauté primitive, l'inégalité des fortunes, la propriété privée des moyens de production, les classes et l'exploitation de l'homme par l'homme étaient inconnues. La propriété sociale des moyens de production était limitée au cadre restreint de petites communautés plus ou moins isolées les unes des autres.

3. La loi économique fondamentale du régime de la communauté primitive consiste à assurer aux hommes les moyens d'existence nécessaires à l'aide d'instruments de production primitifs, sur la base de la propriété communautaire des moyens de production, par le travail collectif et par la répartition égalitaire des produits.

4. Pendant longtemps les hommes, qui travaillaient en commun, accomplirent le même genre de travail. L'amélioration progressive des instruments de production contribua à l'établissement de la division naturelle du travail selon le sexe et l'âge. Le perfectionnement ultérieur des instruments de production et du mode d'obtention des moyens d'existence, le développement de l'élevage et de l'agriculture firent apparaître la division sociale du travail et l'échange, la propriété privée et l'inégalité des fortunes, entraînèrent la division de la société en classes et l'exploitation de l'homme par l'homme. Ainsi, les forces productives accrues entrèrent en conflit avec les rapports de production; en conséquence, le régime de la communauté primitive fit place à un autre type de rapports de production, à la société esclavagiste.

1. Le mode de production fondé sur l'esclavage s'est instauré grâce à l'accroissement des forces productives de la société, à l'apparition du surproduit, à la naissance de la propriété privée des moyens de production, y compris la terre, et à l'appropriation du surproduit par les détenteurs des moyens de production.

L'esclavage est la première et la plus grossière forme d'exploitation de l'homme par l'homme. Le maître avait la propriété pleine et entière de son esclave. Il disposait à sa guise non seulement du travail de l'esclave, mais encore de sa vie.

2. Avec le régime de l'esclavage naquit aussi l'Etat. Celui-ci est le résultat de la scission de la société en classes irréductiblement hostiles; c'est un appareil permettant à une minorité exploiteuse d'opprimer la majorité exploitée de la société.

3. L'économie esclavagiste était essentiellement une économie naturelle. Le monde antique se subdivisait en une multitude d'unités économiques subvenant elles-mêmes à leurs besoins. Le commerce portait principalement sur les esclaves et les objets de luxe. Le développement de l'échange engendra la monnaie métallique.

4. La loi économique fondamentale du mode de production fondé sur l'esclavage réside dans la production d'un surproduit pour la satisfaction des besoins des propriétaires d'esclaves en exploitant sauvagement les esclaves sur la base de la propriété complète des moyens de production et des esclaves par les possesseurs d'esclaves, par la ruine et l'asservissement des paysans et des artisans, ainsi que par la conquête et l'asservissement des peuples des autres pays.

5. L'esclavage permit l'essor d'une civilisation (sciences, philosophie, arts) d'un niveau relativement élevé, mais dont la mince couche privilégiée de la société esclavagiste était seule à bénéficier. La conscience sociale du monde antique correspondait au mode de production fondé sur l'esclavage. Les classes dominantes et leurs idéologues ne considéraient pas l'esclave comme un homme. Le travail manuel, lot des esclaves, était regardé comme une activité déshonorante, indigne d'un homme libre.

6. Le mode de production esclavagiste entraîna un accroissement des forces productives de la société par rapport au régime de la communauté primitive. Mais par la suite, le travail des esclaves, qui n'avaient aucun intérêt à la production, épuisa toutes ses possibilités. L'extension du travail servile et la situation de parias faite aux esclaves avaient pour conséquence la destruction de la main-d'œuvre, principale force productive de la société, et la ruine des petits producteurs libres : paysans et artisans. D'où la chute inévitable du régime esclavagiste.

7. Les révoltes d'esclaves ébranlèrent le régime esclavagiste et hâtèrent sa destruction. Le mode de production fondé sur l'esclavage fut remplacé par le mode de production féodal, la forme d'exploitation esclavagiste par la forme d'exploitation féodale qui permettait dans une certaine mesure un développement nouveau des forces productives de la société.

Les conceptions économiques de l'époque de l'esclavage.

Les conceptions économiques de la période de l'esclavage ont trouvé leur expression dans maints ouvrages que nous ont laissés les poètes, les philosophes, les historiens, les hommes d'Etat et les personnalités publiques, pour qui l'esclave n'était pas un homme, mais une chose entre les mains de son maître. Le travail servile était méprisé; or, le travail devenait de plus en plus le lot des esclaves; aussi fut-il bientôt considéré comme une activité indigne d'un homme libre.

Le code du roi Hammourabi (XVIII[e] siècle avant notre ère) témoigne des conceptions économiques de la société esclavagiste babylonienne. Ce code protège la propriété et les droits des riches et des nobles, des propriétaires d'esclaves et de terres. Quiconque cache un esclave fugitif est passible de mort. Le paysan qui n'a pas payé sa dette au créancier ou son fermage au propriétaire foncier doit livrer sa femme, son fils ou sa fille qui sont réduits en esclavage, jusqu'à ce qu'ils aient acquitté la dette par leur travail. Les *lois de Manou*, dans l'Inde antique, sont un recueil de prescriptions sociales, religieuses et morales qui consacrent l'esclavage. L'esclave n'a aucune propriété. La loi punissait de mort quiconque « cachait dans sa maison un esclave fugitif ».

Les idées des classes dominantes se retrouvaient dans la religion. Ainsi le *bouddhisme*, qui se répandit dans l'Inde à partir du VI[e] siècle avant notre ère, prêchait la résignation, la non-résistance à la violence et l'humilité devant les classes dominantes; l'aristocratie esclavagiste s'en servit pour consolider sa domination.

Même les penseurs éminents de l'Antiquité ne pouvaient se représenter une société sans esclaves. Ainsi le philosophe grec *Platon* (V[e]-IV[e] siècles avant notre ère), qui composa la première *utopie* connue, maintenant l'esclavage dans sa république idéale. Le travail des esclaves, des cultivateurs et des artisans devait procurer les moyens d'existence indispensables à la classe supérieure, celle des gouvernants et des guerriers.

Aux yeux d'*Aristote*, le plus grand penseur de l'Antiquité (IV[e] siècle avant notre ère), l'esclavage était pour la société une nécessité éternelle. Aristote a exercé une influence considérable sur la vie intellectuelle de l'Antiquité et du Moyen âge. Tout en s'élevant bien au-dessus de son temps lorsqu'il formule ses hypothèses et ses prévisions scientifiques, il reste, sur la question de l'esclavage, prisonnier des idées de la société de son époque. Son raisonnement est le suivant : de même que le gouvernail est pour le pilote un instrument inanimé, l'esclave est un instrument animé. Si les outils travaillaient d'eux-mêmes sur notre ordre, si par exemple les navettes tissaient toutes seules, on n'aurait pas besoin d'esclaves. Mais comme nombre d'occupations exigent un travail grossier, peu compliqué, la nature, dans sa sagesse, a créé les esclaves. Certains sont nés pour être esclaves et les autres pour les diriger. Le travail servile procure aux hommes libres des loisirs pour leur perfectionnement. Tout l'art du maître consiste donc à tirer le meilleur parti de ses esclaves.

C'est Aristote qui a créé le terme d' « oikonomia ». De son temps l'échange, le commerce et l'usure avaient déjà pris un certain développement, mais dans l'ensemble l'économie restait une économie naturelle, consommatrice. Aristote considérait comme seuls légitimes les biens acquis par l'agriculture et le métier; c'est un partisan de l'*économie naturelle*. Mais il comprenait la nature réelle de l'*échange*, trouvant parfaitement normal l'échange pour la consommation « puisque les hommes ont d'ordinaire certains objets en quantité supérieure, et d'autres objets en quantité inférieure à leurs besoins ». Il comprenait que la monnaie était nécessaire aux échanges.

Par ailleurs Aristote condamnait le commerce s'il était exercé à des fins de lucre, ainsi que l'usure. A la différence de l'agriculture et du métier, ces activités, disait-il, ne posent aucune borne à l'acquisition des richesses.

Les anciens Grecs avaient déjà une idée de la *division du travail* et de son rôle dans la vie sociale. Platon, par exemple, la plaçait à la base du régime dont il dotait sa république idéale.

Les idées des *Romains* en matière économique étaient également fonction du mode de production fondé sur l'esclavage, qui prédominait alors.

Les écrivains et les hommes politiques, idéologues de la classe des propriétaires d'esclaves, considéraient les esclaves comme de simples instruments. C'est au polygraphe *Varron* (Ier siècle avant notre ère), qui composa entre autres une sorte de manuel d'agriculture à l'usage des propriétaires d'esclaves, qu'appartient la célèbre division des instruments en : 1, instruments muets (chariots); 2, instruments qui émettent des sons inarticulés (bétail); et 3, instruments doués de la parole (esclaves). Il ne faisait qu'exprimer par là les opinions généralement admises par les propriétaires d'esclaves.

L'art de diriger les esclaves préoccupait les esprits, à Rome comme en Grèce. L'historien *Plutarque* (Ier-IIe siècles de notre ère) rapporte que Caton, maître « modèle », achetait ses esclaves encore enfants, « dans un âge où, pareils aux petits chiens et aux poulains, ils se prêtent facilement à l'éducation et au dressage ». Il relate ensuite qu' « il imaginait sans cesse de nouveaux moyens d'entretenir parmi les esclaves la discorde et la division, car il craignait leur bonne entente, qu'il considérait comme dangereuse ».

Par la suite, dans l'Empire romain, l'écroulement et la désagrégation de l'économie fondée sur le travail forcé des esclaves s'accentuèrent. L'écrivain latin *Columelle* (Ier siècle de notre ère) se plaignait en ces termes : « Les esclaves causent un grave préjudice aux champs. Ils prêtent les bœufs et soignent mal le troupeau. Ils labourent de façon déplorable. » *Pline l'Ancien*, son contemporain, déclarait : « Les latifundia ont perdu l'Italie et les provinces. »

De même que les Grecs, les Romains considéraient comme normale l'économie naturelle où le maître n'échange que ses excédents. Les ouvrages de l'époque condamnent parfois les profits commerciaux élevés et l'intérêt usuraire. Mais les marchands et les usuriers n'en amassaient pas moins d'immenses fortunes.

Dans la dernière période de l'histoire romaine des voix s'élevèrent pour condamner l'esclavage et proclamer l'*égalité naturelle des hommes*. Il va sans dire que ces idées ne trouvaient point d'écho parmi la classe dominante, celle des propriétaires d'esclaves. Quant aux esclaves, ils étaient si accablés par leur situation misérable, si abrutis et si ignorants, qu'ils étaient incapables d'élaborer une idéologie plus progressiste que les idées périmées de la classe esclavagiste. C'est d'ailleurs là une des raisons du caractère tout spontané et inorganisé des révoltes d'esclaves.

La lutte entre la grande et la petite propriété foncière constituait une des contradictions profondes du régime de l'esclavage. La paysannerie dont la situation devenait de plus en plus difficile réclamait dans son programme la limitation de la grande propriété foncière et le partage des terres. Tel était aussi le but de la réforme agraire défendue par les *Gracques* (IIe siècle avant notre ère).

A l'époque de la désagrégation de l'Empire romain, alors que la grande majorité de la population des villes et des campagnes, esclaves et hommes libres, n'apercevait aucune issue à la situation, l'idéologie de la Rome esclavagiste traversa une crise profonde.

Les contradictions de classe de l'Empire agonisant donnèrent naissance à une nouvelle idéologie religieuse : le *christianisme*, qui traduisait à l'époque la protestation des esclaves, des masses ruinées de la paysannerie, des artisans et des déclassés contre l'esclavage et l'oppression. Le christianisme répondait aussi à l'état d'esprit de larges fractions des classes dominantes qui avaient conscience de leur situation sans issue. C'est pourquoi, tout en adressant des avertissements sévères aux riches et aux puissants, le christianisme de la chute de l'Empire romain exhortait à l'humilité et à la recherche du salut dans la vie d'outre-tombe.

Dans les siècles qui suivirent, le christianisme devint définitivement la religion des classes dominantes, l'arme spirituelle chargée de défendre et de justifier l'exploitation et l'oppression des masses laborieuses.

Les conceptions économiques de l'époque féodale.

Les conceptions économiques de l'époque féodale reflètent les rapports sociaux qui règnent alors. Toute la vie intellectuelle se trouve sous le contrôle du clergé et revêt de préférence pour cette raison une forme *religieuse et scolastique.* Aussi les considérations sur la vie économique forment-elles des chapitres particuliers des traités de théologie.

En Chine, les conceptions économiques furent pendant des siècles influencées par la doctrine de *Confucius.* Idéologie religieuse, le confucianisme naquit au v^e^ siècle avant notre ère. Il exige le maintien strict de la hiérarchie féodale des castes dans l'ordre politique aussi bien que dans la famille. « Les ignorants, *dit Confucius,* doivent obéir aux nobles et aux sages. L'insubordination des petites gens à l'autorité supérieure est principe de désordre. » Cependant Confucius demandait aux hommes « bien nés » de faire preuve d' « humanité » et de ne pas être trop durs envers les pauvres. Confucius prônait la nécessité de l'union de la Chine, alors morcelée, sous le pouvoir d'un monarque. Confucius et ses disciples idéalisent les formes d'économie arriérées. Ils exaltent « l'âge d'or » que représente pour eux le passé patriarcal. La paysannerie, écrasée par l'aristocratie féodale et les marchands, mettait dans le confucianisme ses espérances d'une amélioration de sa situation, bien que cette doctrine n'exprimât pas les intérêts de classe de la paysannerie. Au cours de son évolution, le confucianisme devint l'idéologie officielle de l'aristocratie féodale. Il fut exploité par les classes dirigeantes pour élever le peuple dans l'esprit d'une soumission servile aux seigneurs féodaux, pour perpétuer le régime féodal.

Saint Thomas d'Aquin (XIII^e^ siècle), un des idéologues du féodalisme de l'Europe médiévale, a tenté de justifier par la théologie la nécessité de la société féodale. Tout en proclamant que la propriété féodale est nécessaire et raisonnable, et en déclarant que les serfs sont des esclaves, il affirme, contrairement aux esclavagistes de l'antiquité, que « l'esclave est libre en esprit » et que par conséquent son maître n'a pas le droit de le tuer. Il ne considère plus le travail comme indigne d'un homme libre. Le travail manuel est à ses yeux une activité d'ordre inférieur, et le travail intellectuel une occupation noble; il voit dans cette distinction la base de la division de la société en différents ordres. Ses idées sur la richesse s'inspirent du même point de vue de caste. L'homme doit disposer de la richesse à laquelle lui donne droit la situation qu'il occupe dans la hiérarchie féodale. Très caractéristique à cet égard est la théorie des théologiens du Moyen Âge sur le « juste » prix. Le « juste » prix doit correspondre à la quantité de travail dépensée pour produire un objet et à la situation sociale du producteur.

Les défenseurs du « juste » prix ne protestaient nullement contre le profit du marchand. Ce qu'ils voulaient, c'était lui fixer des bornes pour qu'il ne compromît pas l'existence économique des autres ordres. Ils condamnaient l'usure comme déshonorante et immorale. Mais avec le développement

de la production marchande et de l'échange, le clergé lui-même se livra à l'usure pour laquelle l'Eglise se montra de plus en plus indulgente.

La lutte de classe des masses opprimées contre les classes dominantes de la société féodale prit pendant des siècles une forme religieuse. Les paysans et les compagnons exploités citaient souvent la Bible à l'appui de leurs revendications. D'innombrables sectes prirent une grande extension. L'Eglise catholique et l'Inquisition persécutaient férocement les « hérétiques », les envoyaient au bûcher.

Avec le développement de la lutte de classe, le mouvement des masses opprimées se dégagea de plus en plus de son enveloppe religieuse, et son caractère révolutionnaire s'affirma avec une netteté croissante. Les paysans réclamaient l'abolition du servage et des privilèges féodaux, l'égalité des droits, la suppression des ordres, etc.

Au cours des guerres paysannes en Angleterre, en Bohême et en Allemagne, les mots d'ordre des révoltés prirent un caractère toujours plus radical. L'aspiration à l'égalité des masses exploitées de la campagne et de la ville se traduisit par la revendication de la *communauté des biens*, c'est-à-dire de l'égalité en matière de consommation. Revendication impossible à réaliser, mais qui avait à l'époque une portée révolutionnaire, car elle soulevait les masses pour la lutte contre l'oppression féodale.

C'est au déclin de l'époque féodale qu'apparurent les deux premiers grands socialistes utopistes : l'Anglais *Thomas More*, auteur de l'*Utopie* (XVI^e^ siècle), et l'Italien *Tommaso Campanella* qui écrivit *La Cité du soleil* (XVII^e^ siècle). Constatant dans la société de leur temps une inégalité et des contradictions croissantes, ces penseurs ont exposé sous une forme originale leurs idées sur la cause des maux dont elle souffre; ils ont donné la description d'un régime qu'ils considèrent comme idéal et où ces maux auront été supprimés.

Le régime social qu'ils préconisent ignore la propriété privée et les vices qu'elle entraîne. Chacun est à la fois artisan et agriculteur. La journée de travail est de six, voire de quatre heures par jour, ce qui suffit parfaitement à couvrir tous les besoins. Les produits sont répartis selon les besoins. L'éducation des enfants est confiée à la société.

Les ouvrages de More et de Campanella jouèrent un rôle progressiste dans l'histoire de la pensée sociale. Ils renfermaient des idées très en avance sur leur temps. Mais faute de tenir compte des lois du développement social, ces idées étaient irréalisables, utopiques. On ne pouvait alors supprimer l'inégalité sociale : le niveau des forces productives exigeait que l'exploitation féodale fît place à l'exploitation capitaliste.

L'apparition du capitalisme remonte au XVI^e^ siècle. C'est aussi à cette époque que furent faites les premières tentatives pour interpréter et pour expliquer certains phénomènes propres au capitalisme. Ainsi prit naissance et se développa, du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle, le courant de la pensée et de la politique économiques, qui a reçu le nom de *mercantilisme*.

Né en Angleterre, le mercantilisme se répandit ensuite en France, en Italie et dans les autres pays. Il posait le problème de la richesse nationale, de ses formes et des moyens de l'accroître.

C'était à l'époque où le capital, sous sa forme commerciale et usuraire, dominait le commerce et le crédit. Il ne faisait encore que ses premiers pas dans la production où il fondait des manufactures. Après la découverte et la conquête de l'Amérique les métaux précieux affluèrent en Europe. Les guerres et le commerce opéraient une redistribution permanente de l'or et de l'argent entre les Etats européens.

Dans leur conception de la nature de la richesse, les mercantilistes partaient de l'analyse des phénomènes superficiels de la circulation. Leur attention se portait non sur la production, mais sur le commerce et la circulation monétaire, en particulier sur les mouvements de l'or et de l'argent.

Pour les mercantilistes, la seule richesse véritable est constituée non par la production sociale, mais par la monnaie : l'or et l'argent. Ils demandent que l'Etat intervienne énergiquement dans la vie économique pour faire en sorte que la monnaie afflue le plus possible dans le pays et s'en aille le moins possible à l'étranger. Les mercantilistes pensèrent d'abord y parvenir en interdisant par de simples mesures administratives la sortie de la monnaie. Ils estimèrent par la suite qu'il était nécessaire pour cela de développer le commerce extérieur. Ainsi, l'Anglais *Thomas*

Mun (1571-1641), gros marchand et directeur de la Compagnie des Indes orientales, écrivait : « Le moyen ordinaire d'augmenter notre richesse et nos trésors est le commerce avec l'étranger où nous devons toujours avoir pour règle de vendre chaque année aux étrangers nos marchandises pour une somme supérieure à celle que nous dépensons pour nous procurer les leurs ».

Les mercantilistes exprimaient les intérêts de la bourgeoisie, qui naissait au sein du régime féodal, et qui était impatiente d'accumuler des richesses sous forme d'or et d'argent en développant le commerce extérieur, en pillant les colonies et en engageant des guerres commerciales, en asservissant les peuples moins évolués. Avec le progrès du capitalisme, ils exigèrent que l'État protégeât le développement des entreprises industrielles, des manufactures. Des *primes à l'exportation* furent accordées aux marchands qui vendaient des marchandises à l'étranger. Les *droits d'entrée* acquirent bientôt une importance plus grande encore. A mesure que se développaient les manufactures, puis les fabriques, l'imposition de droits de douane sur les produits importés devint la mesure la plus fréquemment appliquée pour protéger l'industrie nationale contre la concurrence étrangère.

C'est ce qu'on appelle le *protectionnisme*, politique qui a subsisté dans de nombreux pays bien après l'abandon des théories mercantilistes.

En *Angleterre*, les tarifs protecteurs jouèrent un rôle important aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, alors qu'il s'agissait d'écarter la concurrence des manufactures plus développées des Pays-Bas. A partir du XVIII^e^ siècle, l'Angleterre s'assura de façon durable la primauté industrielle. Les autres pays, moins évolués, ne pouvaient rivaliser avec elle. Aussi l'idée du libre-échange commença-t-elle à se faire jour en Angleterre.

Il en allait autrement dans les pays qui s'étaient engagés dans la voie du capitalisme après l'Angleterre. En *France*, le ministre de Louis XIV, Colbert, encouragea les manufactures par tout un ensemble de mesures protectionnistes : droits de douane élevés, interdiction d'exporter les matières premières, implantation d'industries nouvelles et création de compagnies pour le commerce extérieur, etc.

Le mercantilisme joua à l'époque un rôle progressiste. La politique protectionniste qu'il inspira contribua dans une mesure appréciable à l'extension des manufactures. Mais la théorie mercantiliste de la richesse traduisait le faible développement de la production capitaliste. Les progrès du capitalisme firent de mieux en mieux apparaître la faiblesse de cette théorie.

En *Russie*, le système féodal prédomina aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. L'économie était essentiellement une économie naturelle. Néanmoins le commerce et l'artisanat prirent un développement considérable, un marché national se constitua, des manufactures furent fondées; ces transformations contribuèrent à renforcer l'absolutisme.

Les économistes russes développèrent certaines idées propres au mercantilisme en tenant compte des particularités historiques et économiques du pays. Toutefois, à la différence de nombreux mercantilistes d'Europe occidentale, ils attachaient une grande importance non seulement au commerce, mais aussi au développement de l'industrie et de l'agriculture.

Les conceptions économiques de cette époque ont inspiré les ouvrages et les actes de A. L. Ordyne-Nachtchokine, homme d'État russe du XVII^e^ siècle, la politique économique de Pierre le Grand, les œuvres de I. T. Possochkov, le plus éminent des économistes russes du début du XVIII^e^ siècle.

Dans son livre *De la pauvreté et de la richesse* (1724), *I. T. Possochkov* expose un vaste programme de développement économique de la Russie qu'il justifie dans le détail. Il y montre la nécessité d'appliquer un certain nombre de mesures pour protéger l'industrie nationale, le commerce et l'agriculture, améliorer le système financier.

A partir du dernier tiers du XVIII^e^ siècle, une tendance à la désagrégation des rapports fondés sur la féodalité et le servage se dessina en Russie; elle s'accentua au cours du premier quart du XIX^e^ siècle et aboutit à une véritable crise du servage.

A. N. Radichtchev (1749-1802), qui est à l'origine du courant démocratique et révolutionnaire dans la pensée sociale russe, fut un économiste éminent. S'élevant vigoureusement contre le servage et prenant la défense de la paysannerie opprimée, il soumit le régime féodal à une critique

impitoyable, dénonça l'exploitation à laquelle les seigneurs féodaux, les propriétaires des manufactures et les marchands devaient leur richesse, et proclama que la terre doit appartenir à ceux qui la travaillent. Il était convaincu qu'une révolution pouvait seule mettre un terme à l'absolutisme et au servage. Il proposa l'application d'un ensemble de mesures économiques progressistes pour l'époque dont la réalisation aurait permis l'établissement en Russie d'un régime bourgeois démocratique.

Les *décembristes* (premier quart du XIX^e^ siècle) furent des révolutionnaires d'une époque où commençait à se faire sentir en Russie la nécessité de remplacer le régime féodal par le capitalisme. Leur critique était avant tout dirigée contre le servage. Ardents champions du développement des forces productives en Russie, ils voyaient dans l'abolition du servage et l'affranchissement de la paysannerie la condition essentielle de ce développement. Non contents de prêcher la lutte contre le servage et l'autocratie, ils organisèrent une insurrection contre la monarchie absolue. On doit à *P. I. Pestel* (1793-1826) un projet original de règlement de la question agraire. Son projet de constitution, la *Rousskaia Pravda*, prévoyait l'affranchissement immédiat et complet des paysans, ainsi que des mesures d'ordre économique pour protéger leurs intérêts à l'avenir. Il préconisait dans ce but la constitution d'un fonds social des terres, grâce auquel chaque paysan pourrait recevoir en jouissance gratuite la terre dont il avait besoin pour sa subsistance. Ce fonds devait se composer de terres de la noblesse et de l'Etat, une partie de celles qui appartenaient aux seigneurs les plus riches étant aliénée sans indemnité. Révolutionnaires issus de la noblesse, les décembristes étaient loin du peuple, mais leur lutte contre le servage fit progresser le mouvement révolutionnaire en Russie.

C'est avec la désagrégation du régime féodal et la naissance du capitalisme que s'élabora l'idéologie de la bourgeoisie marchant à la conquête du pouvoir. Cette idéologie était dirigée contre le régime féodal et contre la religion, arme spirituelle de la féodalité. Aussi la conception du monde de la bourgeoisie en lutte pour le pouvoir revêt-elle dans une série de pays un caractère progressiste. Ses représentants les plus en vue, économistes et philosophes, soumirent à une critique impitoyable tous les fondements — économiques, politiques, religieux, philosophiques et moraux — de la société féodale. Ils jouèrent un rôle important dans la préparation idéologique de la révolution bourgeoise et exercèrent une influence féconde sur les sciences et les arts.

1. La féodalité est née de la décadence de la société esclavagiste et de la désagrégation de la communauté rurale dans les tribus qui avaient conquis les Etats esclavagistes. Dans les pays qui n'ont pas connu l'esclavage, la féodalité est née de la désagrégation de la communauté primitive. L'aristocratie des gentes et les chefs militaires des tribus s'emparèrent d'une grande partie des terres qu'ils distribuèrent à leurs proches. Les paysans furent peu à peu asservis.

2. La base des rapports de production de la société féodale était la propriété du seigneur sur la terre et sa propriété limitée sur le producteur : le paysan serf. La propriété féodale coexistait avec la propriété individuelle du paysan et de l'artisan fondée sur le travail personnel. La société féodale reposait sur le travail des serfs. L'exploitation féodale se traduisait par la corvée à laquelle les paysans étaient astreints au profit du seigneur, ou par le paiement à celui-ci d'une redevance en nature et en argent. Le servage était souvent pour le paysan presque aussi dur que l'esclavage. Mais le régime féodal offrait certaines possibilités de développement aux forces productives, puisque le paysan pouvait consacrer une partie de son temps à cultiver sa terre et avait quelque intérêt à son travail.

3. La loi économique fondamentale de la féodalité réside dans la production d'un surproduit pour la satisfaction des besoins des

seigneurs féodaux en exploitant les paysans dépendants sur la base de la propriété du féodal sur la terre et de sa propriété limitée sur les producteurs : les paysans serfs.

4. La société féodale, surtout au début du Moyen âge, était divisée en une foule de petites principautés et de petits Etats. Les couches sociales dominantes de la société féodale étaient la noblesse et le clergé. La paysannerie n'avait aucun droit politique. La lutte de classe entre paysans et seigneurs féodaux s'est poursuivie tout au long de l'histoire de la société féodale. L'Etat féodal, expression des intérêts de la noblesse et du clergé, les aidait activement à maintenir leur droit de propriété féodale sur la terre et à intensifier l'exploitation des paysans opprimés et dépourvus de tout droit.

5. Sous le régime féodal, l'agriculture jouait un rôle primordial et l'économie était essentiellement une économie naturelle. Avec le développement de la division sociale du travail et de l'échange, les vieilles cités, qui avaient survécu à la chute de l'esclavage, connurent une animation nouvelle; d'autres apparurent. Les villes étaient les centres de l'artisanat et du commerce. L'artisanat était organisé en corporations qui visaient à empêcher la concurrence. Les commerçants étaient groupés en guildes de marchands.

6. Désagrégeant l'économie naturelle, les progrès de la production marchande entraînèrent une différenciation parmi la paysannerie et les artisans. Le capital commercial hâta la décomposition de l'artisanat et contribua à l'apparition d'entreprises capitalistes : les manufactures. Les entraves féodales et le morcellement territorial freinaient l'essor de la production marchande. Des marchés nationaux se formèrent peu à peu. Des Etats féodaux centralisés se constituèrent sous forme de monarchies absolues.

7. L'accumulation primitive du capital prépara l'avènement du capitalisme. Des masses considérables de petits producteurs — paysans et artisans — furent privés de leurs moyens de production. Les grands propriétaires fonciers, les marchands et les usuriers concentrèrent entre leurs mains d'importantes richesses monétaires par l'expropriation brutale de la paysannerie, le commerce avec les colonies, les impôts et la traite des noirs. Ainsi se trouva accélérée la formation des principales classes de la société capitaliste : celle des ouvriers salariés et celle des capitalistes. C'est au sein même de la société féodale que surgirent et mûrirent les formes plus ou moins achevées du régime capitaliste.

8. Les rapports de production féodaux, la faible productivité du travail des paysans serfs, les restrictions corporatives entravaient le développement des forces productives. Les révoltes des serfs ébranlèrent le régime féodal et aboutirent à l'abolition du servage. La bourgeoisie prit la tête du combat contre la féodalité. Elle mit à profit la lutte révolutionnaire des paysans contre les seigneurs féodaux pour s'emparer du pouvoir. Les révolutions bourgeoises renversèrent le régime féodal, assurèrent la victoire du capitalisme et donnèrent libre cours au développement des forces productives.

DEUXIÈME PARTIE

LE MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE

1. La production marchande simple des artisans et des paysans est à l'origine du capitalisme. Elle diffère de la production capitaliste en ce qu'elle repose sur le travail individuel du producteur. Elle a en même temps une base analogue à la production capitaliste, puisqu'elle est fondée sur la propriété privée des moyens de production. Sous le régime capitaliste, quand, tout comme les produits du travail, la force de travail devient aussi marchandise, la production marchande prend un caractère prédominant, universel.

2. La marchandise est un objet produit en vue de l'échange. Elle constitue d'une part une valeur d'usage, d'autre part une valeur proprement dite. Le travail qui crée la marchandise possède un double caractère. Le travail concret est celui que l'on dépense sous une forme déterminée; il crée la valeur d'usage de la marchandise. Le travail abstrait est une dépense de force humaine de travail en général; il crée la valeur de la marchandise.

3. La valeur est le travail social — matérialisé dans la marchandise — des producteurs. La valeur est une catégorie historique propre uniquement à l'économie marchande. La grandeur de la valeur d'une marchandise est déterminée par le travail socialement nécessaire à sa production. La contradiction de la production marchande simple réside en ce que le travail des producteurs, qui est directement leur affaire privée, revêt en même temps un caractère social.

4. Le développement des contradictions dans la production marchande fait que, de la masse des marchandises, il s'en dégage spontanément une, qui devient monnaie. La monnaie est une marchandise qui joue le rôle d'équivalent général. La monnaie exerce les fonctions suivantes : 1° mesure de la valeur; 2° moyen de circulation; 3° moyen d'accumulation; 4° moyen de paiement et 5° monnaie universelle.

5. Avec le développement de la circulation monétaire apparaît le papier-monnaie. Celui-ci, n'ayant pas de valeur propre, est le signe de la monnaie métallique qu'il remplace comme moyen de circulation. L'émission excessive de papier-monnaie, qui en provoque la dépréciation (inflation), conduit à l'abaissement du niveau de vie des travailleurs.

6. Dans l'économie marchande fondée sur la propriété privée des moyens de production, la loi de la valeur est le régulateur spontané de la répartition du travail social entre les branches de la production. L'action de la loi de la valeur détermine la différenciation des petits producteurs et le développement des rapports capitalistes.

1. La coopération capitaliste simple est une forme de production fondée sur l'exploitation par le capitaliste isolé d'un nombre plus ou moins important d'ouvriers salariés occupés simultanément à un travail identique. Elle permettait d'économiser les moyens de production, créait une nouvelle force sociale productive du travail, diminuait la dépense de travail par unité de produit fabriqué. Les résultats de l'augmentation de la force productive du travail social étaient accaparés gratuitement par les capitalistes.

2. La manufacture est la grande production capitaliste, fondée sur la technique manuelle et la division du travail entre ouvriers salariés. La division manufacturière du travail augmentait sensiblement la productivité du travail et mutilait du même coup l'ouvrier salarié, qu'elle vouait à un développement extrêmement unilatéral. La manufacture a créé les conditions nécessaires au passage à la grande industrie mécanique.

3. Le développement de la production marchande aboutit à la différenciation de la paysannerie. Les couches supérieures peu nombreuses de la campagne rejoignent les rangs de la bourgeoisie; une partie importante des paysans rejoint les rangs du prolétariat urbain et rural; la masse des paysans pauvres augmente; la vaste couche intermédiaire de la paysannerie moyenne se ruine. La différenciation de la paysannerie sape les fondements du système des redevances en travail. Les propriétaires fonciers passent de plus en plus de l'exploitation par corvées à l'exploitation capitaliste.

4. C'est le développement du capitalisme lui-même qui crée le marché intérieur. L'extension du marché intérieur signifiait une demande croissante de moyens de production et de moyens de subsistance. La manufacture fondée sur une technique arriérée et sur le travail manuel était incapable de satisfaire la demande de marchandises industrielles que présentait le marché en extension. La nécessité s'affirme de passer à l'industrie mécanique.

1. Le passage de la manufacture à la grande industrie mécanique a constitué la révolution industrielle. Particulièrement importante pour le passage à l'industrie mécanique furent l'invention de la machine à vapeur, l'amélioration des procédés de fabrication du métal et la création de machines produisant des machines. La machine a conquis, les unes après les autres, les branches de la production.

2. Avec le développement du capitalisme s'opère le processus d'industrialisation capitaliste des pays les plus importants de l'Europe et de l'Amérique. L'industrialisation capitaliste commence généralement par le développement de l'industrie légère. Le pillage des colonies et des pays vaincus et l'obtention d'emprunts asservissants jouent un grand rôle dans l'industrialisation des pays capitalistes. Celle-ci est fondée sur l'exploitation du travail salarié et elle accentue la ruine des grandes masses de la paysannerie et de l'artisanat. Elle conduit à de nouveaux progrès de la division sociale du travail, achève la séparation de l'industrie et de l'agriculture, aggrave l'opposition entre la ville et la campagne.

3. La fabrique capitaliste est une grande entreprise fondée sur l'exploitation des ouvriers salariés et qui fait usage d'un système de machines pour la production des marchandises. L'administration de la fabrique capitaliste revêt un caractère despotique. Dans la société capitaliste l'emploi des machines augmente le fardeau du travail salarié, renforce l'exploitation de l'ouvrier, entraîne à l'usine des femmes et des enfants qui touchent un salaire de misère. Le machinisme capitaliste achève la séparation du travail intellectuel et du travail manuel et aggrave leur opposition.

4. Le développement de la grande industrie mécanique contribue à l'agrandissement des villes, à l'accroissement de la population urbaine aux dépens de la population rurale, à la formation de la classe des ouvriers salariés — le prolétariat —, à l'augmentation de ses effectifs. L'emploi des machines dans l'agriculture est un avantage de la grande production, il entraîne l'élévation de la productivité du travail et accélère le processus de différenciation de la paysannerie. En régime capitaliste, l'agriculture retarde de plus en plus sur l'industrie, ce qui aggrave l'opposition de la ville et de la campagne.

5. La grande industrie mécanique joue dans l'histoire un rôle progressif, elle mène à l'accroissement de la productivité du travail et à la socialisation du travail par le capital. Les limites de l'emploi capitaliste des machines sont déterminées par le fait que les capitalistes n'introduisent la machine que lorsque son prix est inférieur à la masse des salaires des ouvriers qu'elle élimine.

1. En régime capitaliste, la base des rapports de production est la propriété capitaliste des moyens de production, utilisée pour l'exploitation des ouvriers salariés. Le capitalisme est la production marchande au plus haut degré de son développement, quand la force de travail elle-même devient marchandise. En tant que marchandise, la force de travail en régime capitaliste a une valeur et une valeur d'usage. La valeur de la marchandise force de travail est déterminée par la valeur des moyens de subsistance nécessaires à l'entretien de l'ouvrier et de sa famille. La valeur d'usage de la marchandise force de travail réside dans sa propriété d'être source de valeur et de plus-value.

2. La plus-value est la valeur créée par le travail de l'ouvrier en plus de la valeur de sa force de travail, et que le capitaliste accapare gratuitement. La production de la plus-value est la loi économique fondamentale du capitalisme.

3. Le capital est de la valeur qui rapporte — au moyen de l'exploitation des ouvriers salariés — de la plus-value. Le capital incarne en lui le rapport social entre la classe des capitalistes et la classe ouvrière. Dans le cours de la production de la plus-value, les différentes parties du capital ne jouent pas un rôle identique. Le capital constant est la partie du capital qui est dépensée en moyens de production; cette partie du capital ne crée pas de nouvelle valeur, ne change pas de grandeur. Le capital variable est la partie du capital qui est dépensée pour l'achat de la force de travail; cette partie du capital augmente du fait de la création par les ouvriers d'une plus-value, que s'approprie le capitaliste.

4. Le taux de la plus-value est le rapport de la plus-value au capital variable. Il exprime le degré d'exploitation de l'ouvrier par le capitaliste. Les capitalistes augmentent le taux de plus-value par deux moyens : la production de la plus-value absolue et la production de la plus-value relative. La plus-value absolue est celle qui est créée par l'allongement de la journée de travail ou par l'intensification du travail. La plus-value relative est celle qui est créée par la réduction du temps de travail nécessaire et par l'augmentation correspondante du temps de surtravail.

5. Les intérêts de classe de la bourgeoisie et ceux du prolétariat sont inconciliables. La contradiction entre la bourgeoisie et le prolétariat constitue la principale contradiction de classe de la société capitaliste. L'Etat bourgeois, dictature de la bourgeoisie, est l'organe de protection du régime capitaliste et d'oppression de la majorité laborieuse et exploitée de la société.

1. Le salaire dans la société capitaliste est l'expression monétaire de la valeur de la force de travail, son prix qui apparaît comme le prix du travail. Le salaire masque le rapport de l'exploitation capitaliste, en créant une apparence trompeuse qui fait croire que l'ouvrier est payé pour tout le travail fourni, alors qu'en réalité le salaire n'est que le prix de sa force de travail.

2. Les formes essentielles du salaire sont le salaire au temps et le salaire aux pièces. Avec le salaire au temps, la grandeur du gain de l'ouvrier se trouve dépendre du temps qu'il a fourni. Avec le salaire aux pièces, la grandeur du gain de l'ouvrier est déterminée par la quantité des articles fabriqués par lui. Afin d'augmenter la plus-value, les capitalistes appliquent toutes sortes de systèmes de surexploitation qui mènent à l'intensification extrême du travail et à la prompte usure de la force de travail.

3. Le salaire nominal est la somme d'argent que l'ouvrier reçoit pour la force de travail qu'il vend au capitaliste. Le salaire réel est le salaire exprimé en moyens de subsistance de l'ouvrier; il indique la quantité de moyens de subsistance et de services que l'ouvrier peut acheter avec son salaire.

4. Le développement du capitalisme a pour effet de diminuer le salaire réel. Contrairement au prix des autres marchandises, le prix de la force de travail, en règle générale, oscille au-dessous de sa valeur. Cela est dû avant tout au chômage, à l'emploi en grand du travail des femmes et des enfants, au salaire extrêmement bas des ouvriers agricoles, et aussi des ouvriers des pays coloniaux et dépendants. L'augmentation des prix des objets de consommation, les loyers élevés et l'accroissement des impôts sont des éléments importants de la baisse du salaire réel.

5. La classe ouvrière, unie dans les syndicats, lutte pour la réduction de la journée de travail et pour l'augmentation du salaire. La lutte économique du prolétariat contre le capital ne peut, par elle-même, le soustraire à l'exploitation. Ce n'est qu'avec la liquidation du mode de production capitaliste, par la lutte politique révolutionnaire, que seront éliminées les conditions de l'oppression économique et politique de la classe ouvrière.

1. La reproduction est le renouvellement constant, la répétition ininterrompue du processus de production. La reproduction simple est le renouvellement de la production sous un volume constant. La reproduction élargie signifie que la production se renouvelle sous un volume accru. Le capitalisme est caractérisé par la reproduction élargie, coupée périodiquement de crises économiques, pendant lesquelles la production est en baisse. La reproduction capitaliste élargie renouvelle sans cesse et approfondit les rapports d'exploitation.

2. La reproduction élargie en régime capitaliste suppose l'accumulation du capital. L'accumulation est l'addition au capital d'une partie de la plus-value, ou la transformation de la plus-value en capital. L'accumulation capitaliste aboutit à une élévation de la composition organique du capital, c'est-à-dire que le capital constant s'accroit plus rapidement que le capital variable. La reproduction capitaliste s'accompagne de la concentration et de la centralisation du capital. La grande production possède des avantages décisifs sur la petite, ce qui permet aux grandes ou très grandes entreprises d'éliminer et de se subordonner les petites et moyennes entreprises capitalistes.

3. Avec l'accumulation du capital et l'élévation de sa composition organique, la demande de main-d'œuvre subit une diminution relative. Il se forme une armée industrielle de réserve de chômeurs. L'excédent de main-d'œuvre dans l'agriculture capitaliste, dû à la ruine des masses essentielles de la paysannerie, crée la surpopulation agraire. La loi générale de l'accumulation capitaliste signifie la concentration des richesses entre les mains d'une minorité exploiteuse et l'accroissement de la misère des travailleurs, c'est-à-dire de l'immense majorité de la société. La reproduction élargie en régime capitaliste aboutit nécessairement à la paupérisation relative et absolue de la classe ouvrière. La paupérisation relative est la diminution de la part de la classe ouvrière dans le revenu national des pays capitalistes. La paupérisation absolue est l'abaissement pur et simple au niveau de vie de la classe ouvrière.

4. La contradiction fondamentale du capitalisme est la contradiction entre le caractère social du processus de production et la forme capitaliste privée de l'appropriation. Avec le développement du capitalisme cette contradiction s'aggrave sans cesse et les antagonismes de classe deviennent plus profonds entre la bourgeoisie et le prolétariat.

1. Tout capital industriel individuel accomplit un cycle ininterrompu, qui comporte trois stades. A ces trois stades correspondent trois formes du capital industriel — capital-argent, capital productif et capital-marchandise — qui diffèrent par leurs fonctions.

2. Le cycle du capital, pris non comme un acte isolé, mais comme un processus qui se renouvelle périodiquement, est appelé rotation du capital. Le temps de rotation du capital représente la somme du temps de production et du temps de circulation. La période de travail est la partie la plus importante du temps de production.

3. Tout capital productif se décompose en deux parties qui diffèrent par le caractère de leur rotation : le capital fixe et le capital circulant. Le capital fixe est la partie du capital productif dont la valeur est transférée à la marchandise non pas d'un seul coup, mais par fractions pendant une série de périodes de production. Le capital circulant est la partie du capital productif dont la valeur durant une seule période de production retourne entièrement au capitaliste après la vente de cette marchandise.

4. L'accélération de la rotation du capital permet aux capitalistes, avec le même capital, d'accomplir dans l'année un plus grand nombre de rotations et d'embaucher, par conséquent, un plus grand nombre d'ouvriers qui produiront une masse plus importante de plus-value. Les capitalistes s'efforcent d'accélérer la rotation du capital en améliorant leur outillage et, surtout, en renforçant l'exploitation des ouvriers, en allongeant la journée de travail et en intensifiant le travail.

1. Le profit est la plus-value considérée dans son rapport avec la totalité du capital investi dans la production; extérieurement, il se présente comme le fruit de l'ensemble du capital. Le taux du profit représente le rapport, exprimé en pourcentage, de la masse de plus-value produite à la totalité du capital.

2. La concurrence à l'intérieur des branches d'industrie aboutit au fait que les prix des marchandises similaires sont déterminés non pas par la valeur individuelle, mais par la valeur sociale de ces marchandises. La concurrence entre branches d'industrie amène le transfert des capitaux d'une branche dans l'autre et aboutit à la formation d'un taux moyen du profit dans le cadre de la totalité de la production capitaliste.

C'est en vertu de la loi du taux moyen du profit que s'opère la répartition du travail et des moyens de production entre les diverses branches de l'industrie capitaliste.

3. Par suite de l'égalisation du taux de profit, les marchandises ne se vendent pas à leur valeur, mais à leur prix de production. Le prix de production est égal aux frais de production de la marchandise plus le profit moyen. Le prix de production est la forme modifiée de la valeur. La somme des prix de production est égale à la somme des valeurs de toutes les marchandises; la modification de la valeur des marchandises entraîne la modification du prix de production.

4. Avec le développement du capitalisme, au fur et à mesure que s'élève la composition organique du capital, le taux moyen du profit manifeste une tendance à la baisse. En même temps la masse des profits augmente sans cesse. La loi de la baisse tendancielle du taux de profit aggrave les contradictions du capitalisme.

1. Le capital commercial sert à la circulation du capital industriel. Le profit commercial est une partie de la plus-value, que l'industriel cède au commerçant.

2. L'exploitation par le capital commercial de ses travailleurs salariés lui permet de s'approprier une partie de la plus-value créée dans la production. Le capital commercial exploite les petits producteurs de marchandises par un échange sans équivalence. Les ouvriers et les autres couches de travailleurs sont exploités par le capital commercial en tant qu'acheteurs d'objets de consommation.

3. Les dépenses liées au service de la sphère de la circulation constituent les frais de circulation. Les frais de circulation se divisent en frais de circulation proprement dits qui se rattachent directement au service de l'achat et de la vente des marchandises, et en frais occasionnés par la continuation du processus de production dans la sphère de la circulation. Le développement du commerce capitaliste entraîne l'accroissement des dépenses improductives dans la sphère de la circulation.

4. Le commerce extérieur est déterminé par la division internationale du travail. En régime capitaliste il est l'un des moyens d'asservissement économique des pays moins développés au point de vue industriel par les puissances capitalistes industrielles plus développées.

1. Le capital de prêt est le capital-argent que son possesseur met pour un temps à la disposition du capitaliste contre une rétribution sous forme d'un intérêt de prêt. L'intérêt de prêt est une partie du profit du capitaliste industriel, remise au propriétaire du capital de prêt.

2. Le crédit capitaliste est une forme du mouvement du capital de prêt. Ses formes essentielles sont le crédit commercial et le crédit bancaire. Les banques concentrent dans leurs mains les fonds liquides de la société et les mettent sous forme de capital-argent à la disposition des capitalistes exploitants : industriels et commerçants. Les progrès du crédit accentuent les contradictions capitalistes. La séparation de la propriété du capital et de l'emploi du capital dans la production met en évidence le caractère parasite de la propriété capitaliste.

3. La société par actions est une forme d'entreprise dont le capital est composé des apports effectués par les participants, possesseurs d'un nombre déterminé d'actions, en proportion des fonds investis par chacun d'eux. Dans les sociétés par actions le gros capital met la main sur les ressources des petits et moyens capitalistes et les utilise dans son intérêt. Les sociétés par actions renforcent la centralisation du capital.

4. Avec le développement du crédit, les billets de banque, monnaie de crédit émise par les banques en contrepartie des lettres de change, prennent une large extension. Les classes dominantes de la société capitaliste utilisent l'émission du papier-monnaie pour renforcer l'exploitation des travailleurs. Au moyen de l'inflation, les dépenses de l'Etat retombent sur le dos des masses populaires. Les réformes monétaires sont faites par les Etats capitalistes aux dépens des travailleurs.

1. Le régime capitaliste de l'agriculture est caractérisé par le fait que, premièrement, la plus grande partie de la terre est concentrée entre les mains de grands propriétaires fonciers, qui donnent la terre à bail; deuxièmement, les fermiers capitalistes organisent leur production sur la base de l'exploitation d'ouvriers salariés; troisièmement, une classe nombreuse de petits et moyens paysans participe à la propriété privée des moyens de production, et aussi de la terre. L'agriculture des pays bourgeois, malgré les progrès du capitalisme, est encore très morcelée entre petits et moyens propriétaires paysans, qui sont exploités par les capitalistes et les propriétaires fonciers.

2. La rente foncière capitaliste est une partie de la plus-value créée par les ouvriers salariés dans l'agriculture; elle représente un excédent sur le profit moyen, excédent que le fermier capitaliste verse au propriétaire du sol pour le droit de jouir de la terre. L'existence de la rente foncière capitaliste est liée à l'existence d'un double monopole. Le monopole de l'exploitation capitaliste sur la terre en tant qu'objet d'exploitation dérive de la quantité limitée des terres, de l'occupation de celle-ci par diverses exploitations et de ce fait le prix de production de la marchandise agricole est déterminé par les conditions de production les plus mauvaises. Le surprofit, provenant des meilleures terres ou d'une dépense plus productive de capital, forme la rente différentielle. Le monopole de la propriété privée de la terre, la composition organique du capital étant plus basse dans l'agriculture que la composition du capital dans l'industrie, engendre la rente absolue. Avec le développement du capitalisme, augmentent les taux de toutes les formes de rente, ainsi que le prix de la terre qui représente la rente capitalisée.

3. Dans l'agriculture comme dans l'industrie, la grande production supplante la petite. Cependant la grande production mécanique, même dans les pays capitalistes les plus développés, se répand dans l'agriculture avec beaucoup plus de lenteur que dans l'industrie. Ce n'est qu'au prix d'un effort immense et exténuant, d'un abaissement rapide du niveau de vie du petit paysan et de sa famille, que se maintient dans les pays capitalistes la masse des petites exploitations paysannes, que caractérise une extrême instabilité.

4. Le capitalisme engendre inévitablement un retard grandissant de l'agriculture sur l'industrie, approfondit et aggrave l'opposition entre la ville et la campagne. Le monopole de la propriété privée de la terre détourne de l'agriculture, sous forme de rente foncière et de dépenses improductives pour l'achat de la terre, d'immenses ressources qui vont à la consommation parasite de la classe des propriétaires terriens et retardent le développement des forces productives de l'économie rurale.

5. Les masses essentielles de la paysannerie en régime capitaliste sont vouées à la ruine et à la paupérisation. Les intérêts vitaux du prolétariat et des masses exploitées de la paysannerie sont les mêmes. C'est seulement dans l'alliance avec le prolétariat et sous sa direction, par une révolution qui détruira le régime capitaliste, que la paysannerie laborieuse peut se libérer de l'exploitation et de la misère.

1. Le revenu national dans la société capitaliste est la partie du produit social total, dans laquelle est incarnée la valeur nouvellement créée. Il se forme dans les branches de la production matérielle par le travail de la classe ouvrière et aussi par celui des paysans et des artisans. Sous sa forme matérielle, le revenu national représente l'ensemble des objets de consommation produits et la partie des moyens de production qui est destinée à élargir la production. En régime capitaliste, une partie considérable de la population apte au travail non seulement ne crée pas de revenu national, mais ne participe pas à un travail socialement utile.

2. La répartition du revenu national en régime capitaliste se fait en vue d'enrichir les classes exploiteuses. La part des classes laborieuses dans le revenu national diminue, tandis que celle des classes exploiteuses augmente.

3. En régime capitaliste, le revenu national créé par la classe ouvrière est réparti sous forme de salaire des ouvriers, de profit des capitalistes (industriels, commerçants et propriétaires de capitaux de prêt) et de rente foncière prélevée par les propriétaires terriens. Une grande partie des produits du travail fourni par les paysans et les artisans est également accaparée par les capitalistes et les propriétaires terriens. Par le budget de l'Etat et au moyen du prix élevé des services, s'effectue la redistribution du revenu national, qui accentue encore la paupérisation des travailleurs.

4. Une part immense et sans cesse accrue du revenu national en régime capitaliste est utilisée de façon improductive.: pour la consommation parasite de la bourgeoisie, pour couvrir des frais de circulation excessivement gonflés, pour entretenir l'appareil d'Etat en vue de l'oppression des masses, pour préparer et conduire des guerres de conquête.

1. Les cycles des capitaux individuels dans leur ensemble constituent le mouvement du capital social. Celui-ci représente l'ensemble de tous les capitaux individuels dans leurs rapports réciproques.

2. Le produit total de la société capitaliste se divise quant à sa valeur en capital constant, capital variable et plus-value, et, quant à sa forme matérielle, en moyens de production et objets de consommation. L'ensemble de la production sociale comporte deux sections : la section I, production des moyens de production; la section II, production des objets de consommation. Le problème de la réalisation consiste à savoir de quelle manière on peut trouver pour chaque partie du produit social, quant à sa valeur et à sa forme matérielle, une autre partie du produit capable de la remplacer sur le marché.

3. Dans la reproduction capitaliste simple la condition de la réalisation est que le capital variable plus la plus-value de la section I doivent être égaux au capital constant de la section II. Dans la reproduction capitaliste élargie, la condition de la réalisation est que la somme du capital variable et de la plus-value de la section I doit être supérieure au capital constant de la section II. Dans tout régime social, quel qu'il soit, l'accroissement prioritaire (plus rapide) de la production des moyens de production par rapport à la production des objets de consommation est la loi de la reproduction élargie.

4. Au cours de son évolution, le capitalisme crée le marché intérieur. L'accroissement de la production et du marché intérieur en régime capitaliste se fait, la plupart du temps, grâce aux moyens de production plutôt que grâce aux objets de consommation. Dans le cours de la reproduction capitaliste apparaissent les disproportions dans la production et la contradiction entre production et consommation, inhérentes au capitalisme, cette dernière contradiction découlant de la contradiction fondamentale du capitalisme entre le caractère social de la production et la forme capitaliste, privée de l'appropriation. C'est dans les crises économiques périodiques de surproduction que les contradictions de la reproduction capitaliste se manifestent avec le plus d'éclat.

1. Les crises économiques sont des crises de surproduction. Le fondement des crises est la contradiction entre le caractère social de la production et la forme capitaliste, privée de l'appropriation des produits du travail. Les formes par lesquelles s'exprime cette contradiction sont, premièrement, l'opposition entre l'organisation de la production à l'intérieur des différentes entreprises capitalistes et l'anarchie de la production dans l'ensemble de la société; en second lieu, la contradiction entre le large développement des possibilités de production du capitalisme et la réduction relative de la demande solvable des masses laborieuses. La contradiction fondamentale du capitalisme se manifeste dans l'antagonisme de classes entre le prolétariat et la bourgeoisie.

2. La période comprise entre le début d'une crise et celui d'une autre s'appelle cycle. Celui-ci comporte les phases suivantes : la crise, la dépression, la reprise d'activité, l'essor. La base matérielle de la périodicité des crises capitalistes est la nécessité du renouvellement périodique du capital fixe. Avec les crises industrielles s'enchevêtrent les crises agraires qui se distinguent par leur longue durée, résultat du monopole de la propriété privée de la terre, des survivances féodales et du retard de l'agriculture en régime capitaliste.

3. Les crises capitalistes signifient une destruction gigantesque des forces productives. Elles causent des maux infinis aux masses laborieuses. Dans les crises se manifeste de façon saisissante le caractère historiquement limité du régime bourgeois, l'incapacité du capitalisme de continuer à diriger les forces productives qui ont grandi dans son sein. Pour supprimer les crises, il faut supprimer le capitalisme.

4. La tendance historique du développement du capitalisme est que, d'une part, il fait progresser les forces productives et socialise la production, créant ainsi les conditions matérielles du socialisme; que d'autre part, il engendre son fossoyeur en la personne du prolétariat qui organise et dirige la lutte révolutionnaire de tous les travailleurs pour la libération du joug du capital.

1. K. Marx : *Le Capital*, livre I, t. III, p. 205.

1. L'impérialisme, ou capitalisme monopoliste, est le stade suprême et ultime du développement du mode de production capitaliste. Le passage du capitalisme prémonopoliste au capitalisme monopoliste s'est opéré au cours du dernier tiers du XIX^e^ siècle. L'impérialisme s'est définitivement constitué au début du XX^e^ siècle.

2. Les principaux indices économiques de l'impérialisme sont : 1° la concentration de la production et du capital, parvenue à un degré de développement si élevé qu'elle engendre les monopoles dont le rôle est décisif dans la vie économique; 2° la fusion du capital bancaire et du capital industriel et la formation, sur cette base, du capital financier, de l'oligarchie financière; 3° l'exportation des capitaux, qui, contrairement à l'exportation des marchandises, prend une importance particulière; 4° la formation d'unions monopolistes internationales de capitalistes qui se partagent le monde; 5° l'achèvement du partage territorial du globe par les plus grandes puissances impérialistes. L'achèvement du partage territorial du monde aboutit à la lutte pour un nouveau partage, lutte qui engendre infailliblement des guerres impérialistes à l'échelle mondiale.

3. La loi économique fondamentale du capitalisme monopoliste consiste à assurer le profit capitaliste maximum par l'exploitation, la ruine et l'appauvrissement de la majeure partie de la population d'un pays donné; par l'asservissement et le pillage systématique des peuples des autres pays, notamment des pays retardataires; enfin, par les guerres et la militarisation de l'économie nationale.

1. L'exploitation sans frein des colonies et des semi-colonies est un des traits caractéristiques du capitalisme monopoliste. Les profits maximums des monopoles sont étroitement liés à l'exploitation des colonies et des semi-colonies en tant que débouchés, sources de matières premières, sphères d'investissements des capitaux, réservoirs de main-d'œuvre à bon marché. Tout en détruisant les formes pré-capitalistes de la production et en hâtant le développement des rapports capitalistes, l'impérialisme ne permet aux colonies et pays dépendants qu'un développement qui les prive de l'autonomie et de l'indépendance économiques. Les colonies sont des réserves de produits agricoles et de matières premières pour les métropoles.

2. L'interpénétration de l'exploitation et du pillage capitalistes et de différentes survivances de l'oppression féodale, voire esclavagiste, est caractéristique du système colonial de l'impérialisme. Le capital financier maintient artificiellement dans les colonies et les pays dépendants les survivances du féodalisme, il y introduit le travail forcé, l'esclavage. Les dures conditions de travail, avec un niveau technique extrêmement bas, l'absence totale de droits, la ruine et la paupérisation, la famine et le dépérissement massif, tel est le lot de la classe ouvrière et de la paysannerie des pays coloniaux et semi-coloniaux.

3. Le renforcement de l'exploitation coloniale et de l'oppression provoque inévitablement la résistance des masses les plus larges de la population des pays coloniaux et dépendants. Le mouvement de libération nationale des peuples asservis entraîne dans la lutte contre l'impérialisme l'immense majorité de la population du globe, ébranle les assises de l'impérialisme et en prépare l'effondrement.

1. L'impérialisme est : 1° le capitalisme monopoliste; 2° le capitalisme pourrissant ou parasite; 3° le capitalisme agonisant, le prélude de la révolution socialiste.

2. Le pourrissement et le caractère parasite du capitalisme se traduisent par le frein qu'opposent les monopoles au progrès technique et au développement des forces productives; par la transformation d'une série de pays bourgeois en Etats-rentiers qui vivent en exploitant les peuples des colonies et des pays dépendants; par le déchaînement du militarisme; par l'accroissement de la consommation parasite de la bourgeoisie; par une politique réactionnaire, intérieure et extérieure, des Etats impérialistes; par la corruption, par la bourgeoisie des pays impérialistes, d'une couche supérieure peu nombreuse de la classe ouvrière. Le pourrissement du capitalisme augmente la paupérisation de la classe ouvrière et des masses travailleuses de la paysannerie.

3. L'impérialisme aggrave à l'extrême les trois principales contradictions du capitalisme : 1° la contradiction entre le travail et le capital; 2° la contradiction entre les puissances impérialistes qui luttent pour la suprématie et en définitive pour la domination mondiale, et 3° la contradiction entre les métropoles et les colonies. L'impérialisme amène directement le prolétariat à la révolution socialiste.

4. Le capitalisme monopoliste d'Etat est la subordination de l'appareil d'Etat aux monopoles capitalistes et son utilisation pour intervenir dans l'économie du pays (en particulier à la faveur de sa militarisation), en vue d'assurer le profit maximum et d'asseoir la domination de l'oligarchie financière. Degré supérieur de la socialisation capitaliste de la production, le capitalisme monopoliste d'Etat aggrave encore l'exploitation de la classe ouvrière, la paupérisation et la ruine des larges masses laborieuses.

5. L'action de la loi de l'inégalité du développement économique et politique des pays capitalistes à l'époque de l'impérialisme affaiblit le front de l'impérialisme mondial. L'inégalité de maturité de la révolution exclut la possibilité d'une victoire simultanée du socialisme dans tous les pays ou dans la plupart des pays. Il devient possible de rompre la chaîne impérialiste en son point le plus faible, il devient possible pour la révolution socialiste de triompher d'abord dans un petit nombre de pays ou même dans un seul.

- 8 -

1. La crise générale du capitalisme embrasse l'ensemble du système capitaliste mondial, sous tous ses aspects économiques et politiques. Son fondement est la décomposition toujours plus poussée du système mondial du capitalisme dont se détachent sans cesse de nouveaux pays, d'une part, et la puissance économique ascendante des pays qui se sont détachés du capitalisme, d'autre part.

2. La crise générale du capitalisme embrasse toute une période historique, caractérisée par l'effondrement du capitalisme et la victoire du socialisme à l'échelle mondiale. La crise générale du capitalisme a éclaté au cours de la première guerre mondiale, notamment après que l'Union soviétique se fut détachée du système capitaliste.

3. La Grande Révolution socialiste d'Octobre a marqué dans l'histoire universelle de l'humanité un tournant radical du monde capitaliste ancien à un monde nouveau, socialiste. La division du monde en deux systèmes — le système du capitalisme et le système du socialisme — et la lutte entre eux sont l'indice essentiel de la crise générale du capitalisme. Avec la division du monde en deux systèmes se sont affirmées deux lignes de développement économique : alors que le système capitaliste s'enferme de plus en plus dans des contradictions inextricables, le système socialiste progresse sans discontinuer, selon une courbe ascendante, sans crises ni catastrophes.

4. La crise du système colonial de l'impérialisme est un des traits essentiels de la crise générale du capitalisme. Cette crise se traduit par le développement de la lutte pour la libération nationale, qui sape les assises de l'impérialisme dans les colonies. La classe ouvrière est à la tête de la lutte pour la libération nationale des peuples opprimés. La Grande Révolution socialiste d'Octobre a stimulé l'activité révolutionnaire des peuples opprimés et inauguré l'époque des révolutions coloniales dirigées par le prolétariat.

5. Dans le cadre de la crise générale du capitalisme, à la suite du détachement de certains pays du système impérialiste, par suite de la paupérisation accrue des travailleurs et du développement du capitalisme dans les colonies, le problème du marché va en s'aggravant. Le trait caractéristique de la crise générale du capitalisme est le sous-emploi chronique des entreprises et le chômage chronique massif. Avec l'aggravation du problème du marché, le sous-emploi chronique des entreprises et le chômage chronique massif, les crises économiques s'aggravent, et des changements importants surviennent dans le cycle capitaliste.

1. Au cours de la deuxième guerre mondiale, notamment après que les pays de démocratie populaire d'Europe et d'Asie se furent détachés du système capitaliste, s'est ouverte la seconde phase de la crise générale du capitalisme. A la suite de la formation de deux camps opposés sur la scène internationale, on a vu se désagréger le marché mondial unique, et se constituer deux marchés parallèles : le marché des pays du camp socialiste et celui des pays du camp capitaliste. La sphère d'application des forces des principaux pays capitalistes — Etats-Unis, Grande-Bretagne, France — aux ressources mondiales s'est notablement réduite.

2. L'un des résultats les plus importants de la deuxième guerre mondiale a été l'aggravation brutale de la crise du système colonial de l'impérialisme. L'essor de la lutte de libération nationale dans les pays coloniaux et dépendants a amorcé la désagrégation du système colonial et abouti au détachement de la Chine et de certains autres pays du système mondial de l'impérialisme.

3. L'accentuation de l'inégalité de développement des pays capitalistes entraîne nécessairement l'aggravation des contradictions internes dans le camp de l'impérialisme. La militarisation de l'économie a pour effet d'approfondir la rupture entre les possibilités de production de l'industrie des pays capitalistes et les possibilités d'écoulement de sa production, préparant ainsi le début d'une nouvelle crise économique.

4. La seconde phase de la crise générale du capitalisme est caractérisée par une nouvelle aggravation de la situation matérielle de la masse des travailleurs. De là, la chute du salaire réel de la classe ouvrière, l'accroissement des armées permanentes de chômeurs, une large application des systèmes de surmenage en matière d'organisation du travail, l'inflation et la vie chère, l'augmentation des charges fiscales, l'aggravation de la situation des masses de la paysannerie dans les pays capitalistes, l'accentuation de l'exploitation coloniale. Le renforcement du camp de la paix, de la démocratie et du socialisme, l'affaiblissement du camp impérialiste de la réaction et de la guerre, l'essor de la lutte libératrice de la classe ouvrière, de la paysannerie, des peuples coloniaux, montrent que l'époque actuelle est l'époque historique de l'effondrement du capitalisme, de la victoire du communisme.

Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !

L'Ecole Ouvrière dans un premier temps rééditera des résumés originaux, des petits textes marxistes classiques ou des nouveaux textes de réflexion et de formation pour les nouveaux communistes.

Son but est de servir à raffermir idéologiquement le mouvement communiste dans ces temps où le révisionnisme restaure le capitalisme dans les pays de l'Est (Pologne, Hongrie...), en URSS et en Chine, et faits des ravages dans nos propres pays ou les anciens partis communistes sont en pleine dégénérecence idéologique.

Pour contacter l'Ecole Ouvriere, écrire au contact provisoire

Corresp.Provis. POLLET poste restante
Bureau de Poste, Paris Gare de Lyon 25 BD Diderot 75012 Paris